Mathieu MOKHTARI
(Université « Babeș-Bolyai » de Cluj-Napoca)

„Noi nu suntem urmașii Romei”. Les interférences identitaires dans l'espace roumain au prisme de l'histoire et de l'archéologie, du XIX^e siècle à nos jours

Abstract: („Noi nu suntem urmașii Romei”. *Identitary Interferences in the Romanian Lands through the Lens of History and Archaeology, from the 19th Century to the Present Day*) The issue of identity has always played a considerable role in Romanian culture and it has constantly aroused interest among the numerous scholars who have been working on this subject. Thus, the search for the origins of the Romanian people – their ethnogenesis – has been lying at the very heart of the discussion for several centuries. Indeed, it is from the 16th century that Moldavian chroniclers mention and claim the Latin origin of both the Romanians and their language. This assertion will be continued by the Transylvanian School at the turn of the 19th century and overly magnified by the Latinist movement. Then, we are witnessing a turnaround in which the Dacians begin to be taken into consideration both from a literary and historic perspective. The peak of this interest for the Dacians is attained once Nicolae Densușianu publishes "Prehistoric Dacia", the Bible of the Protochronists, that mixes mythology, folklore, linguistics and history. The enthusiasm for the Dacian origin did not diminish in the following decades and it is here that the question of defining the "national specific" – torn between Romans, Dacians and Slavs – arises. That is why we aim at studying, especially in the light of archaeology, in what way these contrasts are articulated and how the intellectuals have been attempting either to combine them or to oppose them against each other.

Keywords: *Dacians*, *instrumentalisation*, *archaeology*, *Latinity*, *disparities*

Résumé: *„Noi nu suntem urmașii Romei”.* Les interférences identitaires dans l'espace roumain au prisme de l'histoire et de l'archéologie, du XIX^e siècle à nos jours. Le thème de l'identité a toujours joué un rôle prépondérant dans la culture roumaine et a constamment éveillé l'intérêt des nombreux savants qui se sont penchés sur ce sujet. Ainsi, la recherche des origines du peuple roumain – son ethnogenèse – a très souvent été au centre des interrogations et ce, depuis plusieurs siècles. En effet, c'est à partir du milieu du XVII^e siècle que les chroniqueurs moldaves Grigore Ureche et Miron Costin évoquent et revendiquent l'origine latine des Roumains et de leur langue. Cette affirmation va être reprise par les membres de la *Școala Ardeleană* au tournant du XIX^e siècle et amplifiée jusqu'à l'excès par le mouvement latiniste. Ensuite, on assiste à un retournement de situation dans lequel les Daces commencent à être pris en considération, tant du point de vue historique et littéraire qu'archéologique. L'acmé de cet intérêt pour les Daces sera l'ouvrage de Nicolae Densușianu intitulé *Dacia preistorică* qui mêle mythologie, folklore, linguistique ou encore histoire et qui est la Bible des protochronistes. L'engouement pour les Daces ne va plus se démentir dans les décennies suivantes et c'est là que va se poser la question de la définition du « spécifique national » tiraillé entre les Romains, les Daces et les Slaves. C'est la raison pour laquelle nous nous proposons d'étudier, notamment à la lumière de l'archéologie, de quelle manière s'articulent ces contrastes et comment les intellectuels tentent soit de les combiner, soit de les opposer les uns par rapport aux autres.

Mots-clés: *Daces*, *instrumentalisation*, *archéologie*, *latinité*, *disparités*

BDD-A31481 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:11 UTC)

1. Introduction

„Noi nu suntem urmaşii Romei” (Nous ne sommes pas les descendants de Rome) : c'est par ces mots que s'ouvre le livre de Napoleon Săvescu – l'un des coryphées du protochronisme[1] roumain contemporain – dédié aux Daces et à leur prétendue conquête de l'Europe, de l'Afrique du Nord et de l'Asie. Ce discours nationaliste, qui a (re)trouvé un écho certain dans l'offre pléthorique d'œuvres pseudo-historiques apparues après la chute du régime communiste, a des racines qui remontent à la deuxième moitié du XIX[e] siècle dont les modalités et les acceptions sont mouvantes.

Nous pouvons tenter de le définir ainsi : il s'agit d'une falsification de l'histoire qui fait des Roumains actuels les descendants directs des Pélasges, un peuple préhistorique pré-indo-européen vivant dans l' « espace carpato-danubien-pontique », qui avait une civilisation très avancée (ils ont inventé l'écriture avant les Sumériens) et qui a fondé un empire s'étendant sur la majeure partie du monde connu. De plus, les Daco-Gètes, successeurs des Pélasges – et donc ancêtres des Roumains – ont adopté une religion monothéiste et leur divinité, Zalmoxis, est considérée comme étant le précurseur de Jésus-Christ. Ces mêmes Daco-Gètes n'ont pas pu être romanisés car les Romains, étant des Pélasges qui ont émigré dans la péninsule italique, sont issus du même peuple qu'eux. Cette définition varie évidemment selon les auteurs qui la modèlent à leur gré, mais les grandes lignes restent les mêmes[2].

L'archéologie est une science dont les méthodes et les résultats se prêtent fort bien aux instrumentalisations de toute sorte ainsi qu'aux constructions de tout genre. En effet, le caractère éminemment sensible et hautement subjectif de ses interprétations en fait une discipline de choix lorsqu'il est question de réécriture de l'histoire et de politisation du passé. Notre propos va s'intéresser aux interférences identitaires – qui finissent par mener à de véritables disparités – entre Daces, Romains et Slaves ayant lieu dans l'espace roumain ainsi qu'à l'instrumentalisation de l'archéologie par le pouvoir politique. Nous allons étudier ces notions en nous posant plusieurs questions : De quelle manière s'articulent ces différents contrastes ? Quels sont les facteurs qui ont mené à leur(s) développement(s) ? Par qui et dans quel(s) but(s) l'archéologie a-t-elle été instrumentalisée ?

Notre recherche va procéder de manière diachronique afin de bien saisir le contexte historique – dans toutes ses extensions – qui a mené à l'apparition et à l'évolution du protochronisme daciste, d'abord en réaction à la latinomanie ambiante puis en tant que manifestation d'un ethno-nationalisme compensatoire et légitimant.

[1] Ce terme a été forgé par le critique littéraire Edgar Papu pour la première fois dans un article paru en 1974 (Papu 1974, 8-11) où il prétend que la littérature roumaine n'a pas été influencée par la culture occidentale, mais qu'au contraire elle est véritablement originale et que certaines œuvres littéraires roumaines ont même anticipé les créations occidentales. D'abord cantonné aux milieux littéraire et artistique, le protochronisme va également toucher les sciences historiques, comme nous allons le voir dans ce qui suit.

[2] Pour une analyse approfondie du protochronisme roumain, voir Verdery 1991, 167-214.

BDD-A31481 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:11 UTC)

Ici, ce sont les mythes de l'unité, de la continuité et de la primauté du peuple roumain qui nous intéressent au premier chef. En effet, dès ses débuts au XIX^e^ siècle, l'archéologie roumaine est subordonnée à l'État et se résume à inventorier les découvertes faites sur son territoire et à retracer la généalogie de la nation (Niculescu 2011, 381-406). Ainsi, dès son émergence en tant que discipline systématique, son objectif a été de rechercher une identité nationale concomitante au développement de l'État-Nation moderne car il était nécessaire de trouver une histoire commune pour une population partageant une même langue, mais aux passés différents. Il fallait ainsi retrouver et reconstituer les origines – l'ethnogenèse – du peuple roumain à travers les vestiges matériels, palpables, découverts sur le territoire national de façon à affirmer une présence ancestrale et immuable sur ce même territoire[1].

Cette conception essentialiste de l'ethnicité a été favorisée par l'adoption par l'archéologie roumaine de l'approche historico-culturelle, approche développée par l'archéologue allemand Gustaf Kossinna à la fin du XIX^e^ siècle et popularisée par l'archéologue australien Vere Gordon Childe dans la première moitié du XX^e^ siècle, et qui considère qu'une culture archéologique précise correspond à une ethnie particulière. Ce paradigme permet des interprétations nationalistes au sens où des artefacts anciens sont attribués aux ancêtres d'un peuple moderne justifiant, par là même, la présence immémoriale de ce peuple sur le territoire qu'il occupe au détriment d'autres populations vivant au même endroit. Ces interprétations deviennent d'ailleurs systématiques lors des périodes de dictatures de type totalitaire : en Roumanie, l'archéologie a souvent été une discipline auxiliaire de l'histoire, sollicitée lorsque les sources écrites font défaut et utilisée par l'État afin de légitimer son pouvoir.

Aussi, les archéologues inféodés au pouvoir, notamment lors de la période communiste, ont volontairement manipulé les découvertes archéologiques d'une part afin de justifier les prétentions territoriales du régime et, d'autre part, afin d'appliquer – à partir de ces restes matériels – les constructions modernes d'ethnicité et de nation sur une population ancienne. Toutefois, la majorité de ces chercheurs a plus ou moins résisté à l'agenda politique du moment et a adopté un nationalisme plus pondéré fondu dans une approche historico-culturelle traditionnelle.

2. De « *de la Râm ne tragem* » au *Dictionariulu limbei romane* en passant par les *Elementa linguae Daco-Romanae sive Valachicae* : l'affirmation de la latinité

Nous n'allons pas nous attarder sur les auteurs qui revendiquent une origine exclusivement latine des Roumains et de leur langue, car cette question a déjà fait l'objet de nombreuses études, mais nous allons seulement en mentionner les

[1] Par ailleurs, la plupart des traditions archéologiques ont une orientation nationaliste et cette dernière est la plus accusée chez les peuples qui se sentent politiquement menacés, en situation d'insécurité culturelle ou bien privés de leurs droits, voir Popa & Ó Ríagáin 2012, 52.

BDD-A31481 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:11 UTC)

principaux, pour mémoire[1]. Ainsi, nous pouvons citer les chroniqueurs moldaves du milieu du XVII^e siècle, Grigore Ureche et Miron Costin, le souverain polymathe Dimitrie Cantemir, les membres insignes de la *Şcoala Ardeleană* (École transylvaine) – au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles – que sont Gheorghe Şincai, Samuil Micu, Petru Maior et Ion Budai-Deleanu ainsi que, à partir de la fin de la première moitié du XIX^e siècle, le mouvement de relatinisation de la langue roumaine avec comme exemple le plus représentatif le *Dictionariulu limbei romane* (Dictionnaire de la langue roumaine) réalisé par August Treboniu Laurian et Ion C. Massim en deux volumes parus respectivement en 1871 et 1876.

3. Les outrances latinomanes condamnées et le retour en grâce des Daces

Les exagérations du mouvement latiniste ont notamment été combattues par le cénacle littéraire *Junimea* et tout particulièrement par son chef de file, Titu Maiorescu. C'est également dans cette deuxième moitié du XIX^e siècle que l'unanimisme des intellectuels en faveur de la latinité exclusive des Roumains va s'effriter. En effet, tant dans la littérature que dans le domaine de l'histoire et de la philologie, l'attention va commencer à se porter aussi sur les Daces. La théorie de leur extermination totale prônée par la *Şcoala Ardeleană* va être battue en brèche puis finalement abandonnée. Nous allons donc assister à une réévaluation de leur rôle et de leur poids dans l'origine des Roumains, réévaluation qui va parfois conduire à certains excès, voire à des thèses diamétralement opposées à celle de l'École transylvaine.

À l'appui de cette nouvelle vision, nous pouvons citer l'homme d'État et écrivain moldave Mihail Kogălniceanu qui, dans son *Cuvânt pentru deschiderea cursului de istorie națională* (Discours d'ouverture du cours d'histoire nationale) de 1843, mentionne les Daces en la personne de Décébale, leur dernier souverain, dépeint en des termes très élogieux. De même, le poète et archéologue Cezar Bolliac publie en 1858 dans le journal *Românul* (Le Roumain) un article intitulé *Despre daci* (À propos des Daces) dans lequel il s'élève contre le courant latiniste et considère que les Daces ont une civilisation bien plus ancienne et développée que les Grecs et les Romains. Deux ans plus tard, en 1860, dans son étude *Perit'aŭ Dacii?* (Les Daces ont-ils péri ?), parue dans sa revue *Foiță de istorie și literatură* (Petite revue d'histoire et de littérature), l'historien et philologue Bogdan Petriceicu Hasdeu est l'un des premiers à considérer, avec arguments et méthode, l'élément dace tout aussi important que celui romain dans la formation du peuple roumain. Il réfute les thèses latinistes de l'École transylvaine et cherche à prouver que, non seulement les Daces n'ont pas disparu, mais aussi qu'ils ont joué un rôle de premier plan dans l'ethnogenèse des Roumains.

[1] Pour une perspective diachronique, plus détaillée et plus théorique sur cet aspect, voir Bordei-Boca 2002, 500-519.

BDD-A31481 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:11 UTC)

4. D'un excès l'autre : le protochronisme délirant de Nicolae Densușianu

Le livre qui va devenir l'ouvrage de référence des protochronistes est *Dacia preistorică* rédigé par le juriste et historien Nicolae Densușianu et publié de façon posthume en 1913. Dans cette œuvre monumentale, ce dernier nous brosse un portrait très flatteur de la Dacie et de ses habitants, les Daco-Gètes. En effet, selon lui ces derniers faisaient partir d'une « civilisation pélasgique » – originaire justement d'un territoire situé entre Carpates et Bas-Danube – qui domina l'Europe, l'Afrique du Nord et une grande partie de l'Asie au cours de la Préhistoire. C'est de la langue de cette même civilisation appelée « langue pélasge » que descend notamment, mais dans une forme très altérée et mêlée avec d'autres idiomes, le latin et toutes les langues romanes sauf le roumain qui, lui, descend en droite ligne de cette langue pélasge dont il a conservé la pureté et le caractère archaïque. Les Daces deviennent donc le peuple qui a colonisé une large partie du monde connu – ils ont notamment été à l'origine de la fondation de Rome après avoir migré en Italie – et dont l'idiome est à la source de nombreuses langues indo-européennes. Autant cette théorie controversée a connu un vif succès chez les historiens dilettantes tout au long du XX^{e} siècle et jusqu'à nos jours (en particulier sous le régime communiste de l'époque Ceaușescu qui l'a largement instrumentalisée), autant elle a été maintes fois critiquée par les historiens et archéologues professionnels.

Après avoir étudié *in extenso* ce livre, nous pouvons y relever plusieurs éléments liés au(x) protochronisme(s) ainsi qu'à une vision fantasmée et peu scientifique du passé. Tout d'abord, dès les premières lignes, Nicolae Densușianu nous parle de la Dacie comme du foyer d'un gigantesque empire quasi-mondial, très avancé et homogène tant du point de vue ethnique que culturel. Ensuite, il identifie ces Pélasges – puisque c'est d'eux dont il s'agit – à des personnages que l'on retrouve dans des chansons traditionnelles roumaines sous d'autres appellations. Ce croisement entre folklore et histoire est un des traits récurrents de l'ouvrage de Densușianu ; il consacre parfois des chapitres entiers à ces chants populaires et autres *colinde* dans lesquels il croit distinguer des figures telles que Saturne, Osiris, Typhon et des lieux tels que Délos ou bien le mont Atlas. Cette démarche peu scientifique se fait également jour dans le traitement qu'il réserve aux étymologies. En effet, dans ce domaine, il procède de la même façon que pour les étymologies populaires, à savoir qu'il rapproche des mots d'origine complètement différente par assonances, sur la seule base de leurs ressemblances phoniques ou orthographiques : c'est par exemple le cas de la ville de Mossoul qu'il assimile au mot *moș* (vieillard, ancêtre) roumain ou bien lorsque les similitudes ne sont pas assez manifestes pour lui, il prétend que leurs formes sont corrompues et reconstruit le mot dans une version totalement fantaisiste. Cet aller-retour constant entre légende et mémoire orale d'un côté et faits historiques de l'autre se remarque également lorsqu'il mentionne les différents peuples pélasges tels que les Titans ou les Géants. Même si les sources sont consignées avec soin dans les notes infrapaginales, il ne présente pour ainsi dire jamais de datation et fort peu d'inventions archéologiques, ce qui nuit à la pertinence de son propos. En ce qui concerne les

BDD-A31481 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:11 UTC)

passages consacrés à la langue pélasge, outre l'aspect quelque peu nébuleux et brouillon de sa démonstration, ses tentatives de présentation de cette langue, notamment à travers son glossaire, ne sont guère fructueuses car, n'étant pas linguiste de formation, il n'utilise pas de méthode scientifique adéquate afin d'analyser cet idiome, d'autant plus que les témoignages écrits de la langue des Daces sont très peu nombreux et qu'il ne les exploite pas.

Quant aux sources littéraires qu'il cite, elles se réduisent très souvent aux mêmes auteurs, surtout lorsqu'il traite des époques anciennes. Ainsi, ce sont Hésiode, Homère et, dans une moindre mesure, Hérodote qui tiennent le haut du pavé ; les deux premiers étant des poètes qui relatent des événements proprement mythologiques, leurs témoignages ne peuvent être pris pour argent comptant, du moins pas sans croisement avec d'autres sources, ni sans examen critique. Hérodote, en revanche, est assez fiable lorsqu'il évoque les guerres médiques et l'Empire perse mais, notamment dans le prologue de ses *Histoires* qui évoque des événements anciens, son récit historique est mâtiné de mythes qu'il historicise afin de les rendre plus vraisemblables.

Un des autres traits critiquables de l'étude de Nicolae Densușianu est sa fâcheuse tendance à pratiquer un comparatisme parfois forcé entre divinités ou entre peuples. Ainsi, certaines populations distinctes se voient regroupées sous la même dénomination : par exemple il considère tous les peuples celtiques et italiques comme faisant partie des Pélasges. À ce propos, nous ne savons pas avec certitude qui sont les Pélasges pour Densușianu car, tantôt il les identifie avec les populations néolithiques de l'Europe, tantôt avec les Indo-Européens. De même, l'auteur semble plutôt assener des vérités que formuler des hypothèses et les vérifier ; cela est notamment visible dans les interprétations qu'il fait des textes des auteurs antiques, textes qu'il prend au pied de la lettre alors qu'ils ont été écrits plusieurs siècles après les faits qu'ils relatent. De surcroît, il accorde trop de crédit aux récits étiologiques, en particulier lorsqu'il évoque les tribus pélasges de la péninsule italique.

5. L'entre-deux-guerres : les Daces, nouveaux hérauts de la roumanité

Les années 1920 et 1930 vont être une période d'effervescence et ce, à plusieurs titres : territoriale (avec l'intégration de la Transylvanie, de la Bucovine, de la Bessarabie et de la Dobroudja du Sud au sein du Royaume de Roumanie), politique (conflit entre le régime carliste et la Garde de Fer) et culturo-spirituelle (opposition entre synchronisme et gândirisme). Entre ces deux derniers pôles naviguent de nombreux intellectuels qui s'interrogent sur la destinée de la Roumanie, sur son identité et sur le chemin qu'elle doit suivre. Nous allons à présent étudier ceux qui, soit ont véritablement étudié les Daces, soit les ont considérés comme partie intégrante, voire prépondérante de la spécificité roumaine.

Du point de vue philosophique et littéraire, nous pouvons mentionner l'exemple de Lucian Blaga qui publie un article en 1921 intitulé « *Revolta fondului nostru nelatin* » (La révolte de notre fonds non-latin) dans lequel il s'attaque aux latinomanes qui ne prennent en compte que l'élément latin des Roumains alors que lui estime que

BDD-A31481 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:11 UTC)

les parts thrace et slave sont également constitutives de l'âme roumaine (Blaga 1921, 181). Pour lui, c'est le fonds thraco-slave qui est le plus important car, à la différence de la normalité latine, ce fonds excessif et vital – qui jaillit épisodiquement des tréfonds de l'âme – incarne le mieux la spécificité roumaine (Dana 2007, 336).

Dans le même ordre d'idées, le théoricien de la littérature George Călinescu, dans le chapitre conclusif de son *Istoria literaturii române de la origini până în prezent* (Histoire de la littérature roumaine des origines à nos jours) intitulé « *Specificul național* » (Le spécifique national), présente les principaux traits qui constituent la littérature roumaine et, dans son analyse, c'est l'élément dace (qu'il nomme aussi thraco-gète) qui semble prépondérant dans la définition du spécifique national roumain (Călinescu 1982, 974).

Dans un autre registre, l'archéologue Vasile Pârvan, dans son ouvrage intitulé *Getica* et sous-titré *O protoistorie a Daciei* (Une protohistoire de la Dacie), nous emmène sur le versant spiritualiste du dacisme. En effet, dans le troisième chapitre consacré à la culture gète vue par les sources antiques, Vasile Pârvan fait tout d'abord le distinguo – imaginaire – entre, d'une part les Daco-Gètes liés aux peuples indo-européens du Nord (parmi lesquels les Celtes) et, d'autre part, les Thraces méridionaux appartenant aux peuples de l'espace méditerranéen et pontique hellénisé (parmi lesquels les Grecs et les Scythes). Ainsi, les Gètes qui formeraient, selon Pârvan, une population ethniquement homogène des Carpates du nord jusqu'aux Balkans seraient des agriculteurs sédentaires et villageois à la différence des Grecs qui seraient citadins et les Scythes nomades (Pârvan 1926, 130 *sqq*). De même, il fait quasi-systématiquement apparaître les Daco-Gètes sous leur meilleur jour et attribue les défauts que les auteurs antiques prêtent à ces derniers aux Thraces. Puis, au moment où il aborde les questions de religion, Vasile Pârvan suit les sources anciennes, parfois trop littéralement, lorsqu'il affirme que les Gètes font preuve d'une grande religiosité qui se reflète dans tous les aspects de leur vie (Pârvan 1926, 151).

De même, il évoque la croyance en l'immortalité de l'âme ainsi qu'en un sacrifice consenti et purificateur que les auteurs antiques attribuaient aux Gètes tout en mettant l'accent une fois encore sur l'opposition entre Gètes et Thraces : les Gètes sont vus comme des ascètes et les Thraces comme des dépravés. Il les oppose aussi concernant leurs conceptions religieuses : les Thraces sont polythéistes et les Gètes hénothéistes (Pârvan 1926, 156). Toujours dans cette optique de différenciation – positive à l'égard des Gètes et négatives concernant les Thraces –, l'archéologue roumain soutient que les caractéristiques attribuées aux Gètes sont en fait celles des Thraces (Pârvan 1926, 159). Il met ces confusions sur le compte des savants hostiles à la continuité des Daco-Romains sur le territoire de la Transylvanie et, plus généralement aux « Valaques », tels les Autrichiens Robert Roesler et Wilhelm Tomaschek. Vasile Pârvan s'efforce aussi de rattacher les Gètes au monde indo-européen, notamment nordique, en considérant leur conception religieuse comme idéaliste, aniconique et ouranienne alors que celle des Thraces est tenue pour orgiaque et chthonienne (Pârvan 1926, 161). En guise de conclusion pour ce chapitre, l'auteur

BDD-A31481 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:11 UTC)

égrène les principales qualités que la littérature antique, telle qu'elle est interprétée par ce dernier, prête aux Gètes : ils croient en l'immortalité de l'âme, ils sont sédentaires et paisibles, ils sont disciplinés, aiment leur patrie et sont soumis à leur Dieu (Pârvan 1926, 171-173).

Les considérations de Pârvan concernant la religiosité des Gètes ont influencé de nombreux érudits durant l'entre-deux-guerres, ceux-ci ont notamment repris l'idée d'un (pré)monothéisme gète évoquée en filigrane par Pârvan et l'ont exacerbée. Ainsi, la spiritualité gète préfigure et nourrit l'orthodoxisme et l'autochtonisme roumain de cette époque (Dana 2007, 339-345).

6. Le communisme stalinien de Gheorghe Gheorghiu-Dej : des Daces qui passent petit à petit au second plan et des Slaves qui deviennent omniprésents

Lors de la période communiste, deux conceptions historiographiques et archéologiques vont s'opposer. La première qui se développe durant l'époque stalinienne et internationaliste (de la fin des années 1940 à la fin des années 1950) voit les anciennes élites appartenant aux partis historiques remplacées par d'autres qui sont partisanes du nouveau régime, la réorientation des recherches dans une direction visant à souligner l'importance de l'élément slave dans l'histoire et la culture roumaines, la création de plusieurs institutions destinées à la consolidation des liens roumano-soviétiques et une refonte complète de l'enseignement. La seconde tendance qui se manifeste à partir du milieu des années 1960 – et surtout à partir de 1971 – jusqu'à la chute du régime en 1989 (période communément appelée « national-communisme ») va remettre les Daces – et plus généralement l'autochtonisme – au centre de la recherche scientifique. Cette inclination va de pair avec le culte de la personnalité de Nicolae Ceaușescu et au désir de légitimation d'une Roumanie se voulant affranchie de toute dépendance étrangère.

La figure centrale de cette première tendance est Mihail Roller qui, entre 1948 jusqu'à sa disgrâce en 1955, va régner en maître sur l'historiographie roumaine. Celui-ci, membre fraîchement élu de la nouvelle Académie de la République Populaire Roumaine (R.P.R.) et chef de la Commission d'enseignement au sein de la Section d'agitprop du Comité central du Parti ouvrier roumain, a publié avec ses affidés un manuel unique d'histoire intitulé *Istoria R.P.R.* (Histoire de la R.P.R.) apparu dans les années 1947-1956 et utilisé jusqu'en 1961-1962. Ce manuel inaugure une longue série d'ouvrages dans lesquels l'histoire de la Roumanie est enseignée d'un point de vue marxiste et où sa périodisation s'en trouve aménagée en accord avec les nouveaux paradigmes idéologiques[1]. En ce qui concerne l'archéologie, les fouilles sont devenues

[1] Même si le marxisme-léninisme (ou plutôt le matérialisme dialectique) n'a, en fait, influencé que superficiellement l'archéologie tandis que, dans le même temps, on assiste à un retour en force de l'approche historico-culturelle. Ce schéma s'est d'ailleurs produit dans la plupart des pays du bloc de l'Est. Pour plus de détails, voir Anghelinu 2007, 1-36.

BDD-A31481 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:11 UTC)

systématiques, exhaustives et collectives tout en bénéficiant de larges subsides d'État. Corollaire de cet état de choses, les interprétations devaient composer d'une part avec la censure et, d'autre part, elles devaient être rédigées dans le style des documents du Parti et être conformes aux instructions décidées par ce dernier. De plus, même si les archéologues ne réagissaient pas tous de la même manière face aux pressions politiques, leur marge de manœuvre était, somme toute, assez limitée.

De nombreux articles programmatiques-propagandistes ont donc fleuri dans les diverses revues inféodées au pouvoir en place afin soit de fixer les orientations idéologiques à suivre en matière d'histoire et d'archéologie, soit de faire le bilan de campagnes de fouilles ou de recherches historiographiques. Par exemple, en 1951 est publié un véritable manifeste fixant les objectifs à atteindre par l'archéologie de la R.P.R. : tout d'abord, l'article énumère et condamne l'archéologie telle qu'elle était pratiquée dans le passé : critique de l'approche historico-culturelle et des études uniquement descriptives et typologiques, du manque de méthodologie, de l'absence de travail collectif, de la faible mise en valeur des résultats de recherche et du peu de subventions étatiques. Ensuite, il énonce les nouvelles mesures à appliquer : insistance sur l'esclavage subi par les Géto-Daces, accent mis sur le rôle des Slaves dans la formation du peuple roumain et de sa langue, interprétation des fouilles à l'aide du matérialisme historique, travail de terrain collectif, échanges scientifiques avec les archéologues de l'Union soviétique, formation pratique des étudiants et valorisation immédiate des résultats (« Cu privire […] » 1951, 139-149).

Quant à l'étude de la Dacie, l'accent est placé sur la conquête de la province ainsi que sur le caractère de l'occupation romaine tout en mettant en lumière la lutte des autochtones contre l'envahisseur. Les recherches archéologiques doivent se baser sur les travaux de Staline afin de mettre en lumière les lois de développement économique de la société et les lois qui régissent les forces et les rapports de production. L'autre thème qui cristallise les travaux de cette période est celui de la continuité de la population dace à l'époque romaine, puis de la continuité de la population daco-romaine sur ce même territoire après le départ des troupes romaines sous le règne de l'empereur Aurélien (Matei-Popescu 2007, 271). Dans la même veine, la question de l'ethnogenèse des Roumains se pose de façon très prégnante durant l'époque Gheorghiu-Dej : dans le manuel *Istoria R.P.R.*, la latinité et la romanité sont largement minimisées tandis que, au contraire, l'influence slave sur la formation du peuple roumain et de sa langue est fortement amplifiée. Les Slaves sont vus comme les libérateurs des autochtones asservis et comme un peuple paisible ayant apporté la stabilité sur le territoire de l'ancienne Dacie (Măgureanu 2007, 291-292).

Dans un autre ordre d'idées, alors que l'archéologie du Haut Moyen Âge en général – et des premiers Slaves en particulier – était inexistante en Roumanie avant la Seconde Guerre mondiale, cette dernière, et plus globalement l'intérêt porté à l'élément slave, se développe de façon exponentielle dès l'instauration du régime communiste. En effet, attester de la présence de Slaves sur le territoire de la Roumanie permettait de justifier l'occupation du pays par l'Armée rouge et l'orientation pro-soviétique du

BDD-A31481 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:11 UTC)

gouvernement roumain. Étant donné le discours plutôt pro-occidental des élites roumaines ainsi que leur animosité envers la Russie, les intellectuels roumains ont eu tendance à minimiser l'influence des Slaves dans leur histoire, cette tendance s'est d'ailleurs intensifiée au cours de l'entre-deux-guerres en raison de l'attention accrue portée au spécifique national et à l'autochtonisme, c'est pourquoi ceux-ci ont souffert d'une image au mieux ambiguë et, au pire, franchement hostile. Toutefois, dès la fin des années 1940 et le début des années 1950, leur perception va complètement changer : ils deviennent alors un peuple qui arriva sur le territoire de la Roumanie au cours des III^e^ et IV^e^ siècles de notre ère et leur influence sur le développement socio-économique, politique et culturel des futures provinces roumaines ainsi que sur l'ethnogenèse du peuple roumain fut essentielle. Cela s'est traduit par une fièvre archéologique en faveur des Slaves au cours de laquelle énormément de matériel attribué aux Slaves a été découvert dans la Roumanie tout entière. C'est particulièrement vrai pour la Transylvanie où de très nombreux sites archéologiques slaves ont été répertoriés et, pour contrer l'historiographie hongroise, certains sites ont été catalogués comme slavo-roumains dans le but d'affirmer que la présence des Slaves – et surtout des autochtones daco-romains – est antérieure à l'arrivée des Magyars (Stamati 2015, 88-89). Un exemple éloquent à ce propos est celui du site de Dridu (situé dans le district de Ialomița, au sud-est de la Roumanie) où la céramique mise au jour a fait l'objet, en 1957, d'une typologie avec d'un côté les pièces attribuées aux Slaves et de l'autre celles attribuées aux Proto-Roumains. Ensuite, un an plus tard, à la suite d'une séance officielle de la Commission pour l'étude de la formation de la langue et du peuple roumains, il a été décidé que la culture de Dridu soit désormais considérée comme une culture roumaine. En 1964, l'hypothèse concernant le caractère roumain de la culture de Dridu se verra confortée, même si certains archéologues en vue (en raison de leur formation moscovite ou bien, plus prosaïquement, en raison d'inimitiés personnelles) considèrent que cette dernière a un caractère slave (slavo-bulgare plus précisément). Puis, dans les années 1970-1980, le caractère exclusivement roumain de cette culture sera définitivement entériné[1]. Ces revirements sont symptomatiques d'une archéologie dont les interprétations sont tributaires de l'agenda politique et idéologique qui domine au moment où on les sollicite.

7. Le national-communisme de Nicolae Ceaușescu : dacomanie et légitimation d'un régime se rêvant autarcique

La seconde tendance du communisme roumain (le « national-communisme ») va se manifester très vite, à partir de la fin des années 1960 et du début des années 1970 où l'archéologie, redevenue une science auxiliaire de l'histoire suite aux Thèses de juillet édictées par Nicolae Ceaușescu en 1971, n'a eu d'autre choix que de suivre les directives du Parti, c'est-à-dire adopter un discours axé sur l'identité nationale afin de

[1] Une étude détaillée sur les atermoiements liés à l'attribution ethnique de la culture de Dridu se trouve chez Madgearu 2008, 63-71.

BDD-A31481 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:11 UTC)

légitimer le pouvoir dans sa volonté d'indépendance vis-à-vis du grand frère soviétique. L'histoire devait commencer avec les Daces et traiter de la romanisation, de la continuité ainsi que de l'unité des Roumains tout en minimisant les apports et les influences des différents peuples qui ont traversé le territoire de la Roumanie au cours de son histoire ; à cet égard, les archéologues devaient être à la fois des chercheurs et des idéologues afin d'édifier les masses dans un but propagandiste et patriotique. À l'image de ce qui se pratiquait à l'époque de Gheorghiu-Dej, l'archéologie roumaine sous Ceaușescu continue à privilégier l'approche historico-culturelle où la typologie et la chronologie restent les fondements de la recherche, c'est-à-dire fouiller, classer le matériel et l'interpréter en dressant des catalogues d'analogies formelles (Dragoman, Oanță-Marghitu 2006, 66).

C'est à cette même époque que le dacisme tel que nous l'avons défini fait son apparition avec, en point d'orgue du « moment dace », la commémoration en 1980 des « *2050 ani de la crearea primului stat dac centralizat și independant* » (2050 ans de la création du premier État dace centralisé et indépendant) sous la conduite de Burebista. De fait, cette célébration n'est pour seul but que de donner une légitimité historique à la politique nationale-communiste menée par Nicolae Ceaușescu. En effet, plusieurs thèmes se détachent clairement dans ce projet, notamment les concepts d'unité et de continuité ethnique, territoriale, politique voire étatique : depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine, un seul peuple multimillénaire et très développé, dépourvu de toute influence étrangère, a vécu sur la même terre ancestrale. D'ailleurs, cette tendance à plaquer des conceptions du présent sur le passé va se reproduire très fréquemment au cours de cette période. Il s'agit tout d'abord d'affirmer que les Gètes et les Daces forment un seul et unique peuple, homogène d'un point de vue ethnique, linguistique et culturel ; ensuite est soutenue l'idée selon laquelle le royaume dace s'étendait sur le territoire de la Roumanie et de la République de Moldavie actuelles ; enfin est souligné le rôle de Burebista en tant que roi prestigieux dont l'autorité était suprême et qui a réussi à unir toutes les tribus daces sous une seule bannière tout en cultivant son autonomie vis-à-vis de Rome. Il est évident que cette célébration n'était qu'un prétexte pour renforcer le culte de la personnalité de Ceaușescu qui se voyait en successeur de Burebista. Nombreuses sont les représentations, notamment picturales, qui le figurent en tant que descendant des grandes figures de l'identité roumaine. Aussi, une filiation entre les chefs daces (Burebista, Décébale), les grands voïvodes médiévaux (Mircea cel Bătrân, Ștefan cel Mare, Mihai Viteazul), les figures importantes du XIX^{e} siècle (Tudor Vladimirescu, Nicolae Bălcescu, Alexandru Ioan Cuza) et, pour finir, Nicolae Ceaușescu est alors tracée. Deux aspects sont également à relever dans cet événement : d'une part, les aberrations historiques car la date choisie est purement arbitraire et la notion d' « État dace » est anachronique. D'autre part, le parallèle fait entre Burebista et Ceaușescu : le premier unifie les tribus daces, résiste à Rome et noue des alliances à l'extérieur et le second encourage l'unité de son peuple, est récalcitrant face à l'Union soviétique et entretient des relations diplomatiques tant avec l'Occident qu'avec les pays non-alignés.

BDD-A31481 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:11 UTC)

8. Le post-communisme : nouveau système, anciennes méthodes

Contrairement à ce que l'on aurait pu penser, l'exécution de Nicolae Ceaușescu et la chute du régime communiste en décembre 1989 n'ont guère entraîné de changement radical, ni dans le renouvellement des élites, tant intellectuelles que politiques, qui ont peu ou prou conservé le pouvoir effectif et symbolique, ni dans l'historiographie. En effet, cette dernière n'a pas vraiment tenu compte des récentes méthodes et théories employées dans la recherche actuelle, elle reste fortement roumano-centrée, a plutôt une perception dépassée, primordialiste – issue de la pensée de l'entre-deux-guerres ou même du nationalisme romantique – de l'ethnicité ainsi que de l'État-Nation et a énormément de mal à poser un regard objectif et critique sur son passé.

Par exemple, l'archéologie a été le fruit d'une instrumentalisation au service du nationalisme roumain et de l'anti-magyarisme à Cluj-Napoca lors des trois mandats municipaux (entre 1992 et 2004) de l'ultranationaliste Gheorghe Funar. En effet, ce dernier décida en 1994 d'entreprendre des fouilles archéologiques au pied de la statue de Matthias Corvin, sur la Place de l'Union, qui se sont poursuivies jusqu'en 2004. Ces fouilles avaient pour but de mettre au jour les vestiges des deux peuples dont les Roumains estiment descendre, à savoir les Daces et les Romains. Ainsi, une logique autochtoniste et idéologique, bien plus que scientifique, était à l'œuvre car il s'agissait d'affirmer l'antériorité de la population roumaine en Transylvanie et donc de contrecarrer les prétentions hongroises sur ce territoire (Botea 2013, 96). En 2004, après l'élection du nouveau maire Emil Boc, qui avait axé sa campagne, entre autres, sur la fermeture des fouilles, on assiste à une polémique parmi les élites et les habitants de Cluj entre les partisans de la fermeture du chantier et ceux souhaitant son maintien. Cette bataille va durer jusqu'en 2008 lorsque la décision fut prise de conserver le site archéologique sous une verrière. À cette occasion, le nouveau maire met l'accent sur le caractère européen de sa ville ainsi que sur la cohabitation roumano-hongroise mais, dans le même temps, il fait référence à la présence ancestrale roumaine sur ce territoire matérialisée par ces vestiges et, à travers cette patrimonialisation du site, il impose une mémoire officielle du lieu ainsi qu'une lecture nationaliste de ce même territoire (Botea 2013, 99).

9. Protochronisme et dacomanie d'aujourd'hui : pseudo-histoire, mysticisme et théorie du complot

La personne la plus représentative de cette tendance actuelle est celle de Napoleon Săvescu, médecin d'origine roumaine ayant émigré aux États-Unis, et de son organisation intitulée « *Dacia Revival International Society* » qui organise chaque année depuis l'an 2000 un « Congrès International de Dacologie » destiné à

BDD-A31481 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:11 UTC)

promouvoir la « véritable histoire » des Daces[1], selon eux délibérément occultée par le discours académique officiel[2]. C'est aussi lui qui a publié le nouveau manifeste du protochronisme contemporain, se voulant l'héritier de Nicolae Densușianu.

Ce livre est un curieux mélange de souvenirs personnels et de remarques à caractère vaguement scientifique le tout agrémenté de plusieurs illustrations, photographies et cartes glosées. La bibliographie est indigente – souvent douteuse et généralement dépassée –, le plan est bancal, les notes sont fort peu nombreuses et guère éclairantes. En outre, les considérations exposées sont davantage des axiomes assenés que des arguments démontrés où les sources ne sont quasiment jamais citées et où il est difficile de démêler le vrai du faux. Certaines interprétations, notamment celles tirées des auteurs anciens et des ouvrages de Marija Gimbutas, sont hautement contestables surtout lorsque l'auteur traite des questions de religion et d'archéologie, deux domaines dans lesquels l'auteur n'a vraisemblablement aucune connaissance. Un exemple parlant de cette pseudo-scientificité est celui donné lorsqu'il évoque ce peuple originel et où il jongle avec les termes de « Daces », « Pélasges », « Thraces », « Proto-Européens », « Aryens », « Carpato-Danubiens » et, très souvent, il opère une combinaison de plusieurs de ces dénominations. Il bascule même dans l'ésotérisme quand il mentionne la religion des « Thraco-Daces » et qu'il lie cette dernière au védisme.

De la même manière, la communauté protochroniste et daciste est très active[3], notamment sur Internet et sur les réseaux sociaux. Une de ses figures les plus emblématiques est Daniel Roxin qui a réalisé en 2012 un documentaire intitulé *Dacii – Adevăruri tulburătoare* (Les Daces – Vérités dérangeantes) posté sur la plateforme vidéo YouTube où il cumule près de deux millions de vues (toutes versions confondues)[4], preuve de l'intérêt suscité par un tel sujet. Tout au long de ce documentaire vont se succéder différents intervenant dont les professions nous donnent une idée sur leur degré de compétence sur le sujet : un médecin, deux militaires, deux généticiens, un formateur en développement personnel et adepte de l'anthroposophie ainsi qu'un membre de la Bibliothèque Militaire Nationale. Ainsi, ces intervenants mettent en doute la romanisation de la Dacie et reprennent la théorie de Nicolae Densușianu relative à une langue originelle unique de laquelle descendent la langue des Daces d'une part et le latin vulgaire d'autre part. Cette théorie pourrait s'apparenter à

[1] Cette organisation semble être en sommeil depuis ces dernières années, car le dernier congrès en date a eu lieu en août 2016 à New York. Cependant, un « Congrès de Culture et de Civilisation Daco-Roumaines » organisé par la fondation « *Origini Carpatice* » se tient chaque mois de juillet à Buzău depuis 2016.

[2] Signalons que, à l'occasion du congrès de Buzău de 2017, le ministre de la Culture de l'époque, Lucian Romașcanu, a prononcé un discours dans lequel il se déclare favorable à ce que les Daces occupent une place plus importante dans les manuels scolaires (même s'il se distanciera plus tard de cette déclaration). Plus d'informations à l'adresse suivante : https://www.scena9.ro/article/un-ministru-coboara-printre-daci.

[3] À ce propos, voir le documentaire *Dacii liberi* réalisé par Monica Lăzurean-Gorgan et Andrei Gorgan dans lequel nous est présenté le phénomène de la dacomanie en nous immergeant dans le quotidien de cette communauté.

[4] Ce webdocumentaire est accessible à l'adresse suivante : https://www.youtube.com/watch?v=K0GK6-gtEFo.

BDD-A31481 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:11 UTC)

celle postulée par certains linguistes concernant l'indo-européen commun, hypothétique langue préhistorique parlée par les Proto-Indo-Européens, mais elle s'en éloigne lorsqu'est affirmé le fait que le latin et le dace étaient des langues sœurs et donc que la romanisation n'aurait pas eu lieu d'être étant donné que les Daces comprenaient et parlaient le latin. Après cela, le ton se fait plus enclin à la conspiration lorsque l'un des protagonistes du documentaire se demande pourquoi la « véritable » histoire des Daces et la grandeur de l'identité nationale roumaine ne sont pas enseignées dans les écoles. Ensuite, afin d'apporter une caution véritablement scientifique à leur propos, les intervenants mettent à contribution la paléogénétique qui est chargée d'établir une parenté entre les Thraces vivant aux Âges du Bronze et du Fer sur le territoire correspondant à la Roumanie moderne et les Roumains actuels ; selon le documentaire, cette parenté est bien évidemment avérée.

Cependant, si nous nous penchons de plus près sur cette étude, nous pouvons émettre plusieurs objections. Tout d'abord, la paléogénétique est une science toute récente dont les résultats, quels qu'ils soient, sont à prendre avec des pincettes. Ensuite, dans un article traitant de ces analyses génétiques, il est expliqué que 20 ossements datant de 3200-3100 ans avant notre ère et 27 datant du X^{e} au VII^{e} siècle avant notre ère ont été prélevés dans des nécropoles du sud-est de la Roumanie (Cardoș 2004, 240-241). Ce premier aspect est déjà critiquable car les deux séries d'ossements analysés ont plus de deux millénaires d'écart. En outre, il est très difficile et hasardeux d'attribuer des sépultures et des rites funéraires à un groupe ethnique particulier, en l'occurrence ici les Thraces[1]. Il s'avère aussi que, sur les 47 prélèvements effectués, seuls 13 (6 de l'Âge du Bronze et 7 de l'Âge du Fer) échantillons d'ADN ont pu être analysés. Il est inutile de préciser qu'il est impossible d'effectuer une démarche scientifique sérieuse avec un échantillon d'une valeur statistique aussi faible et de généraliser ces analyses à l'échelle d'une population. D'ailleurs, la conclusion de l'étude se veut moins affirmative que les propos tenus dans le documentaire car elle reconnaît qu'il est nécessaire d'avoir plus de séquences d'ADN afin d'affiner les résultats (Cardoș 2004, 246).

Puis, il est longuement question des tablettes de Tărtăria (Il s'agit de trois tablettes d'argile, découvertes par Nicolae Vlassa en 1961 dans la localité de Tărtăria, dans le district d'Alba, où figurent des symboles que d'aucuns ont interprété comme étant la première forme d'écriture du monde), mais dont la valeur archéologique et la chronologie sont plus que contestées. Malgré tout, les intervenants considèrent qu'il s'agit de la plus ancienne écriture du monde datant de 5500 ans avant notre ère, soit précédant de plus de deux millénaires l'écriture cunéiforme. Cette datation étant impossible à réaliser sur les tablettes elles-mêmes (car les pièces, afin de les préserver, ont été soumises à des traitements chimiques sévères et ont été cuites dans un four du laboratoire de restauration du musée de Cluj), elle a été effectuée de manière indirecte, par radiocarbone, sur les ossements trouvés à côté des tablettes. Bien évidemment

[1] Voir à ce propos Ghenghea 2014, 76-88.

BDD-A31481 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:11 UTC)

aucune information n'a été donnée ni sur la nature des ossements, ni sur le protocole suivi pour la datation ; tout ce que nous savons est que ces restes ont été analysés dans un laboratoire de Rome, sans plus de précisions, par un certain Marco Merlini – qui n'a aucune formation en archéométrie – et grâce à un financement de Săvescu lui-même, ce qui ne laisse guère de doutes quant au peu de validité scientifique de cette méthode.

10. Conclusion

À la lumière de ce que nous venons d'étudier, il s'avère que l'identité est une notion fluctuante et extrêmement plastique qui recouvre différentes acceptions en fonction de l'époque et des individus qui les portent. Ainsi, aux exagérations latinistes de la fin du XVIII^{e} et de la première moitié du XIX^{e} siècle a succédé, petit à petit, un tropisme dace qui s'est affirmé tout au long du XX^{e} siècle, qui a culminé lors de la période nationale-communiste (avec un « intermède » slave durant la période staliniste des années 1950) et qui continue encore de nos jours. Cet état de choses est d'ailleurs particulièrement visible dans l'archéologie, tant théorique que pratique, qui a longtemps privilégié l'approche historico-culturelle, laquelle ethnicise les découvertes archéologiques qui sont instrumentalisées pour légitimer l'État-Nation et affirmer l'identité nationale. C'est la vision idyllique d'un peuple homogène, paysan et pacifique, qui habite le même territoire depuis des temps immémoriaux qui prévaut. Une population qui aurait légué de génération en génération des éléments inchangés qui lui sont spécifiques, des traces immatérielles ou matérielles transmises par un monde rural vu comme immuable et dépositaire d'un *Volksgeist* originel et original (Schippers 2008, 287-288). Par ailleurs, les autres peuples n'ont fait que passer ou bien ont été assimilés par les autochtones grâce à la force de leurs traditions ancestrales.

Ainsi, l'historiographie roumaine s'est servie, entre autres, de l'archéologie pour façonner une nation idéale et un passé phantasmé. Cette construction varie au gré des époques et des pouvoirs politiques, mais cette même historiographie a toujours eu une vision téléologique et messianique de l'histoire dont l'aboutissement est la formation d'une entité stato-nationale unitaire à tous points de vue, notamment ethnique, linguistique et géographique. En cela, c'est ce que l'on appelle communément la « Grande Union de 1918 » qui aurait dû signifier la fin de l'histoire ; c'est pour cette raison que le « premier État dace centralisé et indépendant » et « l'Union de 1600 » ainsi que les deux personnages qui y sont rattachés, à savoir Burebista et Mihai Viteazul respectivement, sont considérés par l'historiographie nationaliste comme les précurseurs de la Roumanie moderne. Comme nous l'avons évoqué à de nombreuses reprises dans cette étude, ce sont les concepts d'unité, de continuité ainsi que de primauté qui ont été et demeurent aujourd'hui encore au cœur d'une large part de l'historiographie roumaine, même s'il nous faut faire remarquer que ces questionnements identitaires ne sont pas spécifiques à la Roumanie, mais qu'ils se retrouvent aussi dans le reste de l'espace balkanique ainsi qu'en Europe centrale.

BDD-A31481 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:11 UTC)

Références bibliographiques

Alexe, Dan. 2015. *Dacopatia și alte rătăciri românești*. București: Humanitas.

Anghelinu, Mircea. 2007. « Failed Revolution: Marxism and the Romanian Prehistoric Archaeology between 1945 and 1989 », *Archaeologia Bulgarica*, tome XI, n°1, p. 1-36.

Blaga, Lucian. 1921. « Revolta fondului nostru nelatin », *Gândirea*, anul I, nr. 10, p. 181-182.

Bordei-Boca, Ramona. 2002. « La latinité – repère identitaire roumain » *in* Chantal Delsol, Michel Masłowski, Joanna Nowicki (dir.), *Mythes et symboles politiques en Europe centrale*. Paris: Presses Universitaires de France, p. 500-519.

Botea, Bianca. 2013. *Territoires en partage. Politiques du passé et expériences de cohabitation en Transylvanie*. Paris: Pétra.

Călinescu, George. 1982. *Istoria literaturii române de la origini până în prezent* (ediția a II-a revăzută și adăugită de Alexandru Piru). București: Minerva.

Cardoș, Georgeta. 2004. « Paleo-mtDNA Analysis and Population Genetic Aspects of Old Thracian Populations from South-East of Romania », *Romanian Journal of Legal Medicine*, volume XII, n°4, p. 239-246.

Copilaș, Emanuel. 2017. « Național-comunismul ca excepționalism? O punere în perspectivă » *in* Vintilă Mihăilescu (coord.), *De ce este România astfel? Avatarurile excepționalismului românesc*. Iași: Polirom, p. 211-252.

*** 1951. « Cu privire la situația actuală a științei arheologice în R.P.R. », *Studii. Revistă de știință, filosofie, arte*, tomul IV, n°1, p. 139-149.

Dana, Dan. 2007. « Le *Zalmoxis* de Lucian Blaga, entre construction et révolte : un aspect du débat sur le spécifique national dans la Roumanie d'entre-deux-guerres », *Caietele Echinox*, n°12, p. 334-353.

Densușianu, Nicolae. 1913. *Dacia preistorică*. București: Institutul de Arte Grafice „Carol Göbl".

Dragoman, Alexandru, Oanță-Marghitu, Sorin. 2006. « Archaeology in Communist and Post-Communist Romania », *Dacia* (nouvelle série), tome L, p. 57-76.

Ghenghea, Alexandra. 2014. « The Ethnic Construction of Early Iron Age Burials in Transylvania. Scythians, Agathyrsi or Thracians? » *in* Cătălin Nicolae Popa, Simon Stoddart (éd.), *Fingerprinting the Iron Age. Approaches to Identity in the European Iron Age. Integrating South-Eastern Europe into the Debate*. Oxford: Oxbow Books, 76-88.

Madgearu, Alexandru. 2008. « Cultura Dridu și evoluția poziției României în lagărul socialist », *Analele Asociației Naționale a Tinerilor Istorici din Moldova*, volumul VIII, p. 63-71.

Măgureanu, Andrei. 2007. « Dezbateri privind etnogeneza românilor în anii '50. De la Manualul lui Roller la Tratatul de Istorie », *Studii și Cercetări de Istorie Veche și Arheologie*, tomul LVIII, n°3-4, p. 289-319.

Matei-Popescu, Florian. 2007. « Imaginea Daciei romane în istoriografia românească între 1945 și 1960 », *Studii și Cercetări de Istorie Veche și Arheologie*, tomul LVIII, n°3-4, p. 265-288.

Neumann, Victor, Heinen, Armin. 2013. *Key Concepts of Romanian History: Alternative Approaches to Socio-Political Languages*. Budapest: Central European University Press.

Niculescu, Gheorghe Alexandru. 2011. « Disciplinary Identity and Autonomy at the Beginnings of Archaeology in Romania » *in* Gábor Klaniczay, Michael Werner, Ottó Gecser (éd.), *Multiple Antiquities – Multiples Modernities. Ancient Histories in Nineteenth Century European Cultures*. Frankfurt: Campus Verlag, p. 381-406.

Papu, Edgar. 1974. « Protocronism românesc », *Secolul XX. Revistă de literatură universală*, n°5-6, p. 8-11.

Pârvan, Vasile. 1926. *Getica*. București: Editura Cultura Națională.

Popa, Cătălin Nicolae, Ó Ríagáin, Russell. 2012. « Archaeology and Nationalism in Europe : Two Case Studies from the Northwest and Southeast of Europe » *in* Cătălin Nicolae Popa, Russell Ó Ríagáin (éd.), *Archaeology and the (De)Construction of National and Supra-National Polities*. Cambridge: Archaeological Review from Cambridge, p. 51-70.

Roiban, Cristian. 2014. *Ideologie și istoriografie: Protocronismul*. Timișoara: Editura Universității de Vest.

Săvescu, Napoleon. 2002. *Noi nu suntem urmașii Romei* (ediție revăzută și adăugită). București: Intact.

BDD-A31481 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:11 UTC)

Schippers, Thomas K. 2008. « Bien avant les autres : l'ethnologie prise entre vérités savantes et populaires » *in* Gilles de Rapper, Pierre Sintès (éd.), *Nommer et classer dans les Balkans*, Athènes: École française d'Athènes, p. 285-295.

Stamati, Iurie. 2015. « Two Chapters in the Sovietization of the Romanian Archaeology (From the Late 1940s to the Mid-1950s) », *Archaeologia Bulgarica*, volume XIX, n°1, p. 81-95.

Verdery, Katherine. 1991. *National Ideology Under Socialism: Identity and Cultural Politics in Ceaușescu's Romania*. Los Angeles: University of California Press.

https://www.scena9.ro/article/un-ministru-coboara-printre-daci [page consultée le 13 octobre 2019].

https://www.youtube.com/watch?v=K0GK6-gtEFo [page consultée le 24 août 2019].

BDD-A31481 © 2020 Jatepress
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 08:00:11 UTC)